Hendl, Suessel, Putzlein. Les noms des femmes dans les communautés ashkénazes (XIV^e-XV^e siècle)

Hendl, Suessel, Putzlein. *Names of women in Ashkenazi communities (14th-15th century, Austria)*

Martha Keil

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/13504>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2017

Pagination : 85-105

ISBN : 9782410003741

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Martha Keil, « Hendl, Suessel, Putzlein. Les noms des femmes dans les communautés ashkénazes (XIV^e-XV^e siècle) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 45 | 2017, mis en ligne le 01 mai 2020, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13504> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Hendl, Suessel, Putzlein
**Les noms des femmes dans les communautés
ashkénazes (XIV^e-XV^e siècle)**

Martha KEIL

Hendl, Suessel et *Putzlein*, ces trois prénoms ne sont peut-être pas les noms que l'on attend dans un article sur l'onomastique juive médiévale¹. D'autres noms, à connotation hébraïque, seraient davantage prévisibles : les noms bibliques, par exemple, d'Abraham, Isaac, Jacob, Sara, Lea, Rebecca et Rachel, pour citer les exemples significatifs des trois patriarches et des quatre matriarches. Bien sûr, ces noms, et d'autres noms bibliques se rencontrent fréquemment au Moyen Âge ashkénaze dans l'Europe centrale germanophone. Pourtant, les Juifs et parfois les Juives avaient – et ont toujours, dans les milieux traditionnels – deux noms : un nom sacré hébraïque (en hébreu *Shem ha-kodesh*) et un nom usuel accompagné ou non d'un surnom (en hébreu *Kinnuy*)². Parce que, à la fin du Moyen Âge, l'usage de noms associés au nom principal est une pratique déjà bien implantée, mais comme une certaine confusion règne dans les dénominations, je me suis décidée à distinguer du « nom hébreu », le « nom usuel profane », et éventuellement le surnom, comme dans l'exemple suivant : « Jakob, appelé Liebmann » qui porte en surnom « ha-Kohen ».

Les sources que j'ai exploitées sont constituées de documents chrétiens et juifs de l'Autriche médiévale, en particulier d'actes de

¹ Cet essai initialement paru en allemand (Keil 2009) a été légèrement abrégé et la bibliographie mise à jour.

² Beider 2001, avec bibliographie sur l'onomastique p. 256-258. Sur les rapports entre noms hébraïques et prénoms en langue vernaculaire, voir Keil 1997.

vente, de reconnaissances de dette, de registres fonciers et d'hypothèques, ainsi que d'expertises juridiques rabbiniques (*responsa*)³.

Cet article traite de deux aspects de la nomination : le nom marque l'identité aussi bien du point de vue de l'affiliation religieuse que de l'assignation de genre. En effet, la reproduction correcte des noms, en particulier ceux des femmes, engage leurs porteurs sur le plan juridique : afin qu'un divorce soit valide – condition à l'obtention d'une pension alimentaire et au remariage –, les formulaires utilisés dans la « lettre de divorce » (en hébreu *Get*) doivent comporter les noms identifiables de toutes les personnes concernées. Reste que la transcription en caractères hébraïques de noms allemands de personnes et de lieux pouvait soulever des problèmes. Les conséquences juridiques d'un enregistrement défectueux étaient graves surtout pour les femmes car la loi biblique permet en théorie aux hommes de pratiquer la polygamie, aussi des noms écorchés n'avaient-ils pas la même incidence en ce qui les concernait.

Nom sacré et prénom profane

Revenons sur les trois désignations. Juifs et Juives en portent habituellement deux. Le nom hébreu (*Shem ha-kodesh*), mot-à-mot « nom sacré », est associé au nom du père et utilisé dans toutes les occasions publiques. C'est sous ce nom que l'homme qui le porte est appelé à la lecture de la Torah dans la synagogue et nommé dans les actes juridiques et religieux ; il est indiqué dans les documents et enfin inscrit sur son tombeau⁴. En général, les fils utilisent le nom hébreu du père comme patronyme, à moins que, dans certaines circonstances, le nom de la mère apparaisse plus pertinent. Le nourrisson reçoit en outre un prénom lors d'une cérémonie qui, depuis la fin du Moyen Âge, est appelée *Hollekreisch* chez les Juifs

³ Les Juifs écrivaient le vieil allemand ou yiddish dans les caractères hébraïques et le passage d'un alphabet à l'autre entraînait par exemple des approximations dans les transcriptions en fonction de la prononciation des déclarants [note de l'Éd.].

⁴ Keil 1997 : 120 ; Golinkin 2002 : 60 ; sur le nom donné à la circoncision, voir Snowman, Seidel & Baskin 2007.

ashkénazes ; ce nom peut dériver d'un nom hébreu ou être tiré de la langue véhiculaire de façon totalement indépendante⁵.

À l'époque étudiée, les filles pouvaient également porter deux noms quoique plus rarement que les garçons. Elles aussi étaient nommées au cours d'une cérémonie de *Hollekreisch* mais cette fête familiale ne sortait pas du cadre privé, contrairement à la cérémonie dédiée aux garçons pour qui le rituel était public et symboliquement chargé⁶. La nomination du garçon se présentait, en effet, comme un rituel d'accueil non seulement dans la communauté sociale, mais dans la communauté savante, gage de salut pour ses membres ; la même cérémonie pour une fille signifiait son accueil dans la famille et la communauté, mais n'avait pas de composante religieuse et n'impliquait pas son salut. Le nom hébreu de la fille était également utilisé dans les documents, en particulier dans la *Ketouba*, l'acte scellant le mariage⁷, ainsi que dans l'acte de divorce éventuel, et il était inscrit sur la tombe.

Dans les rares documents que les femmes signaient en hébreu, elles utilisaient non pas un nom hébreu, mais leur prénom usuel⁸, ce qui laisse penser que les femmes juives ne portaient pas toutes un nom hébraïque. Nous ignorons toutefois si les familles suivaient en cela une coutume locale propre à leur communauté (en hébreu *Minhag*) ou une tradition familiale. La double nomination figure en revanche presque toujours sur les documents concernant des hommes, même si parfois ces derniers signent en hébreu de leur nom usuel sur un document commercial à l'instar des femmes. Ainsi, *Judel Jud Josephs sun zu marchburg* (Judel le Juif fils de Joseph de Marburg), dont le nom hébreu était probablement Juda ou Yehuda ben Josef, signa un document commercial de façon lapidaire sous le nom de *Judel Marpurk*⁹.

⁵ Sur la cérémonie du *Hollekreisch*, Keil 2004 : 157-159.

⁶ Keil 2004 : 160.

⁷ Le montant de la *Ketouba* est fixé dans le contrat du même nom et réglé au veuvage ou à la séparation à l'amiable.

⁸ Cf. par exemple Plimel, fille d'Aron : Stadtarchiv Maribor SI_PA/0001_00109 (1442 IV 27) ; le document et un régeste en slovène sont en ligne : http://images.monasterium.net/img/SI-PAM/Zbirka-listin/si_pam-0001_00109.jpg (07.04.2016). Cf. Keil 1997 : 140 et Keil 2016 : 108-110.

⁹ Steirisches Landesarchiv, Urkunde Nr. 7495 (1474 II 11); cf. Keil 1997 : 139.

Le nom sacré pouvait être en relation langagière ou sémantique directe avec le prénom usuel. Il existait bien sûr des dérivés de celui-ci doté de différents suffixes diminutifs utilisés dans la zone linguistique allemande, comme -l, -lin, -lein, -che(n), ou dans les langues slaves, comme -ka, -ek, -ke¹⁰. Ces suffixes entraînaient parfois un changement de voyelle, la plupart du temps de *a* à *e* : Sara devenait Serlein, Rachel Rechlein, Yakob Jeklein et Tanchum, Tenichlein. Les formes diminutives étaient très répandues dans le sud de l'Allemagne surtout, de même que l'ajout de diminutifs affectueux comme -man(n), -lib, -kind : Moshe devient Muschmann, Salomon, Salkind ou Salman, et Nachman, Nachlib¹¹. D'autres mots affectueux étaient utilisés comme prénoms, par exemple Süßkind, Süßmann, Liebmann ou Liebkind, qui pouvaient aussi traduire des noms hébreux : Seligmann serait par exemple la traduction de Baruch (« béni ») ou d'Ascher (« loué »). Friedmann (« homme de paix ») correspond souvent dans cette logique à Shalom, Tröstlein (« petite consolation ») à Menahem ou Nehama, et Wölflein (« petit loup ») à Se'ev. On trouve cependant des noms qui n'ont pas de correspondance dans l'autre langue, comme un Tröstlein dont le nom hébreu était Jacob¹², ou un Aron également surnommé Seligmann¹³.

Comme je l'ai mentionné plus haut, les noms redoublés étaient rares chez les femmes. On en trouve toutefois des exemples : dans le duché de Styrie, la veuve d'Isserlein de Wiener Neustadt, une certaine Sara, appelée Gutlein (« bonne »), reprend la maison de prêt réputée de son mari¹⁴. Une Juive de la même ville porte également un prénom rare dans le sud de l'Allemagne, à savoir Muntza (du français *mince*), ainsi qu'un nom hébreu inhabituel pour une femme, Simacha (en hébreu *Simcha*, la joie)¹⁵. On ne sait s'il s'agit ici d'un véritable nom double, à savoir d'un nom sacré et d'un nom profane, ou si cette femme a reçu une nouvelle dénomination pendant le rituel du *Shinnuy*

¹⁰ Beider 2003 : 61, table 6.

¹¹ Keil 1997 : 133.

¹² Keil 1997 : 135.

¹³ Keil 1997 : 134 ; Beider 2003 : 51.

¹⁴ Sur l'arbre généalogique de cette famille, cf. Keil 1997 : 97.

¹⁵ Keil 1997 : 142 et note 129.

ha-Shem : celui-ci qui mot à mot signifie « modification du nom », entendait tromper l'ange de la mort lors d'une très grave maladie. Le rituel suit le Talmud de Babylone¹⁶ : les aumônes, prières, changement de nom et de conduite doivent faire échapper au destin inscrit dans le ciel ; si le malade survit, il portera le nouveau nom, et le premier sera négligé dans les documents et sur sa tombe. Selon la croyance dans les correspondances magiques, le nom est si fortement associé à l'identité de celui ou celle qui le porte que sa modification peut même influencer sa destinée¹⁷.

On retiendra pour l'essentiel qu'aucune méthode ne permet d'identifier de manière probante les personnes à partir de leur nom. Les traductions peuvent ouvrir à l'identification d'un individu, mais celle-ci n'est de fait possible que lorsque ses deux noms apparaissent dans une source ou lorsque existent d'autres références claires. Cela n'est généralement le cas que dans les documents commerciaux pourvus de signatures hébraïques¹⁸, dans les prestations de serment et les trêves devant une juridiction chrétienne, ou bien, comme il a été dit plus haut, dans la *Ketouba* ou la lettre de divorce et sur la pierre tombale.

Les surnoms d'après le père ou la mère

Malgré le principe juridique, romain et juif, selon lequel seule la mère est certaine (*mater semper certa est*) et le fait que la filiation juive et l'appartenance religieuse en découlent, un individu juif se définit d'après son père¹⁹. Des exceptions peuvent se présenter quand le géniteur est inconnu ou mort prématurément, ou lorsqu'un parent, quelquefois une parente, est plus notable que lui. Au milieu du XIV^e siècle, un prêteur d'argent renommé, Moshe dit Musch, portait pour patronyme le nom de son grand-père Israël, appelé Isserlein, qui était probablement aussi son maître et son modèle : « Musch, petit-fils

¹⁶ Talmud de Babylone Rosh ha-Shana 16b ; cf. Keil 1997 : 141 *et sq.*, voir aussi ci-dessous la note 64.

¹⁷ Sur les rites juifs de la naissance et de la mort au Moyen Âge, Lauterbach 1970 [1932] ; Hoffmann 2001 ; Horowitz 1988 et 1999 ; Baumgarten 2004 : 21-116 ; Keil 2008.

¹⁸ Keil 1997 : 138-141.

¹⁹ Golinkin 2002 : 60.

d'Isserlein de Marburg» (Maribor en Slovénie)²⁰. Près de cent ans plus tard, un autre Juif de Marburg faisait référence à son beau-père quand il se présentait comme *Aram der Jud Jomtofs aiden*, en hébreu *Aharon Hatan* [hébr. : ici beau-fils de] *Yom Ton*²¹.

Lors d'un décès précoce du père ou dans le cas où la mère jouissait d'une position prééminente, le matronyme pouvait être ajouté aux autres noms, encore que lorsque les chercheurs mentionnent l'existence de noms de ce type au Moyen Âge, ils n'indiquent pas s'il s'agit d'un surnom véritable, issu du nom de la mère, ou s'il donne une indication sur la relation de parenté avec une femme, un doute qui la plupart du temps pèse également sur le patronyme. Selon Erika Timm le pourcentage de noms matronymiques était relativement élevé au Moyen Âge et dans les recensements anglais du XIII^e siècle, 25 personnes sur 224, soit un peu plus de 5%, se faisaient appeler d'après leur mère ou leur belle-mère²². Pour le Moyen Âge allemand, l'état des sources ne permet pas de procéder à ces comptages. Jusqu'à présent la documentation autrichienne n'offre que quelques exemples de matronymes²³. Ce n'est pas un hasard si, dans toutes les désignations matronymiques, qui se réfèrent donc à la mère, cette référence porte sur une prêteuse d'argent de premier plan. Plusieurs de ces prêteuses avaient repris les affaires de leur mari après leur mort et se nommaient, de façon analogue aux noms de profession féminins, en ajoutant un suffixe féminin au nom de leur mari : Werochin est la veuve de Werach (Baruch), Joeslin celle de Jossel (Josef), etc. La femme la plus remarquable dont le nom ait été transmis comme matronyme est Plume de Klosterneuburg, la bâtisseuse d'un empire commercial qu'elle transmet, en sautant une génération, à son petit-fils David Steuss²⁴.

²⁰ Brugger & Wiedl 2015 : 503, s.v. « Mosche, Jude, Enkel des Isserlein aus Marburg ».

²¹ Keil 1997 : 140 (avec un autre exemple).

²² Timm 1999 : 20-27.

²³ Aucun dans Brugger & Wiedl 2005 ; quatre dans Brugger & Wiedl 2010, deux dans Brugger & Wiedl 2015.

²⁴ Brugger & Wiedl 2010 : 14, n°465 (24 XII 1339) ; cf. là-dessus Lohrmann 1990 : 136, 275 ; Brugger & Wiedl 2010 : 32, n°485 (15 III 1341) ; sur l'importance de ces femmes, Keil 2003 et 2008a.

Les matronymes ne rappellent pas seulement des femmes qui ont réussi ; ils sont très souvent utilisés lors de prières et de rituels particuliers, qui doivent mener à une réconciliation ou à une guérison, par exemple dans la prière *Mi-she-barach* (celui qui a béni [nos pères]) dite pour les malades pendant l'office, après la lecture de la Torah. Il est difficile de préciser l'origine temporelle et géographique de ces rituels, mais l'utilisation de matronymes sur les amulettes et dans les invocations est déjà décrite à l'époque talmudique²⁵. Comme chez les chrétiens, on assignait aux femmes un lien particulier avec la magie, ce qui, d'une part, rendait les prières en leur nom plus efficaces et qui, d'autre part, pouvait être canalisé et contrôlé par l'usage de ce nom dans les rituels de la synagogue.

C'est peut-être dans ce contexte que cinquante noms de famille proviennent, à une époque plus tardive, de noms matronymiques – en particulier à Prague et en Europe orientale²⁶. Mais, au total, le fait que des femmes s'appellent d'après leur mère semble au Moyen Âge encore plus exceptionnel que chez les hommes : *Hadya, Bakula der judin Tochter* (Hadya fille de la Juive Bakula) en est un rare exemple²⁷. Enfin, on ne trouve qu'une fois une femme dont la désignation fasse référence à sa fille, à savoir « Lieblein, mère de la Paschka à Vienne » ; toutes les deux étaient prêtesuses d'argent²⁸.

Surnoms de femmes

Une des différences onomastiques significatives entre hommes et femmes juifs résidait dans le port de surnoms. Alors que les hommes pouvaient porter des surnoms signalant leur appartenance à une famille Cohen ou Lévite²⁹, à un métier, à une localité, ou associés à l'un de

²⁵ Golinkin 2002 : 66-69.

²⁶ Timm 1999 : 27-35 ; l'auteure donne 47 exemples de noms de famille pragoïses tirés de noms féminins, certes pour la plupart par dérivations incertaines. Beider 1995 : 25-29, cite pour Prague, entre le xve et le xviii^e siècle, 17 noms de famille issus de prénoms féminins et 52 noms de famille tirés de matronymes.

²⁷ Geyer & Sailer 1931 : 525, n°1759 (19 IV 1420).

²⁸ Staub 1921, III/3 : 99, n°3452 avec d'autres références en note.

²⁹ Familles liées au service du Temple et soumises à des règles sur l'impureté, qui devaient être transmises à leurs descendants [note de l'Éd.].

leurs parents, à une œuvre savante, à un trait physique ou psychique, les femmes n'avaient pas, ou très rarement seulement, de surnoms représentant leur personnalité³⁰. Comme chez les chrétiens, elles pouvaient porter des surnoms ajoutant un suffixe féminin au nom de leur mari ou au métier de celui-ci. Là aussi, il est parfois difficile de savoir si un tel surnom professionnel exprimait une activité autonome, s'il visait à identifier plus précisément la femme concernée, ou encore s'il contribuait à en accroître le prestige. Contrairement aux nombreux domaines professionnels où s'employaient les chrétiens, les métiers des juifs étaient limités aux administrations locales, aux professions savantes comme les rabbins ou les enseignants, ou – rarement – les médecins ou les artisans, et en grande partie au prêt d'argent, qu'exerçait aussi nombre de femmes. Pour celles-ci, il n'existait pas de titre professionnel, mais l'ajout de *jud* ou de *judin* (juif ou juive) dans les sources chrétiennes semble indiquer l'exercice du prêt³¹. Le surnom *maistrin*, qui pour une chrétienne indiquait le plus souvent qu'elle avait repris l'activité artisanale de son mari, signifiait pour une Juive que son mari était un « maître », c'est-à-dire un rabbin. Elle pouvait bien sûr se révéler prêteuse d'argent indépendante, telle Rifka, l'épouse du rabbin Abraham Klausner de Vienne (mort entre 1408 et 1410), qui n'était pas elle-même rabbin – chose du reste impensable jusque dans les années 1930³². *Bakula die sankmaisterin* [maîtresse du chant] et *beynianin die judin sanchkmaisterin*, deux noms de femme mentionnés dans un livre cadastral de la ville de Vienne, pourraient faire penser à une *Hasanit*, une dirigeante de la prière dans la synagogue des femmes. Mais seules trois occurrences de *Hasanit* sont avérées durant le Moyen Âge ashkénaze, dont aucune pour l'Autriche, et Bakula ou Beynianin étaient peut-être simplement les épouses de « maîtres du chant »³³. Les deux

³⁰ Sur les différents types de surnoms ashkénazes, Keil 1997 : 121-129.

³¹ Cf. Keil 2007 et les nombreux exemples dans Brugger & Wiedl 2005, 2010, 2015.

³² Keil 1999 : 42 *et sq.*

³³ Sur Bakula, cf. Geyer & Sailer 1931 : 432, n°1441 (5 XII 1408) et 454 *et sq.*, n°1519 (6 II 1411). En dépit de l'homonymie, on ne peut prouver son identification avec la Bakula mère de Hadya (cf. ci-dessous la note 32). Quant à Beynianin, cf. Geyer & Sailer 1931 : 409, n°1358 (22 VI 1406). Sur les trois premières chantres (*hasaniot*) documentées au Moyen Âge, Grossman 2004 : 181 *et sq.* ; « Urania » qui est citée là, doit être corrigée en « Orgia bat Abraham » (morte en 1275 à Worms), son

noms ont d'autre part une origine inexplicée, « Bakula » est peut-être d'origine tchèque³⁴, « *beynianini* », s'il ne s'agit pas d'une faute dans la transcription du nom de l'épouse d'un Benjamin, est inconnu.

En ce qui concerne les noms masculins se terminant par un suffixe féminin que les sources donnent seuls, sans autre addition, il est donc difficile de déterminer si la femme qui porte un nom de ce type s'appelle ainsi ou si son propre nom a été remplacé par la forme féminine du nom de son mari. *Josefin* pourrait être un exemple des deux possibilités, sachant que, dans le cas de *Joseppin* de Feldsberg, il ne s'agit pas d'une *Josefine*, mais de Sara, veuve de *Josef* de Feldsberg (Valtice en Moravie). Cette femme qui accorda à Vienne et à Krems plus de 120 prêts était une femme d'affaires importante et active. Son beau-fils *Suesman* s'appela d'après elle « *der joseppin aidem von veldsperg* »³⁵. En ce qui concerne *Peltlin* de Vienne, on constate à partir d'un autre document que derrière ce nom se cache la prêteuse d'argent Lieblein, veuve de Peltlein³⁶. Comme la Sara citée plus haut, elle était une femme d'affaires si célèbre que son beau-fils Lesir se nomma d'après elle « *gener Peltlinn* » (gendre de Peltlein)³⁷.

Les surnoms de lieux

Jusqu'à la fin du xv^e siècle, on ne connaît pas de véritable surnom d'après un lieu dans les duchés des Habsbourg, quoique le nom du lieu d'origine ou de résidence soit parfois ajouté au nom, précédé de *von* (« de »). Les noms de familles les plus usités de l'onomastique

tombeau avec traduction en allemand sur : <http://www.steinheim-institut.de/cgi-bin/epidat?id=wrn-903&lang=de> (25.08.2016).

³⁴ Beider 2001 : 477 (s.v. « Bakule »).

³⁵ Lampel 1927 : 24 *et sq.*, n°17934 (12 III 1398) : *Suesman der jud, der joseppin aidem von veldsperg*, vend une vigne à Gumpendorf. Sur cette importante famille et son ancêtre maternel, cf. Lohrmann 2000 : 115 et 135 *et sq.*

³⁶ Mayer 1897 : 253, n°3297 (11 VIII 1371) : *Peltlin*, veuve de Peltlein de Vienne, est nommée parmi les fidèles marquants du comte de Streun. Staub 1921 : 255, n°3304 (26 XI 1372) : Hans der Tüers von Raueneck doit à Lieblein, veuve de Peltlein de Vienne 120 livres.

³⁷ Staub 1921 : 159, n°3712 (17 II 1380) et 197 *et sq.*, n°3892 (1382, sans le mois ni le jour).

juive se formeront plus tard à partir de noms de lieu³⁸. À la fin du Moyen Âge des schémas de ce type commencent à se dessiner, surtout dans la région rhénane, les plus connus de ces noms d'origine étant Oppenheim (Hesse rhénane), Katzenellenbogen (comté de la région rhénane), Spira (Spire), Weil et Epstein (dans le Taunus). La transmission de ces désignations pendant des générations devait de toutes façons non pas rappeler l'origine et la patrie, comme cela fut le cas des Juifs d'Espagne après leur expulsion en 1492, mais maintenir vivant le souvenir du premier porteur du nom, le plus souvent un rabbin célèbre. On ne s'étonnera donc pas que les femmes, à l'unique exception d'une fille Epstein qui transmet son nom à la génération suivante, n'aient pas porté de surnoms de lieu³⁹. Comme je l'ai mentionné, les femmes portaient peu de surnoms, quel qu'en fût le contenu. On ajoutait parfois à leur nom, probablement pour les différencier d'une cousine homonyme ou en cas de notabilité suffisante, le nom de l'enseigne de leur maison, comme chez la prêtreuse réputée de Francfort, *Eva zum Buchsbaum* (Eva du Buis)⁴⁰. Rosa Welen de Kaiserslautern portait, comme Josef Walich de Vienne, un nom de provenance, et le mot « welsche » précisait son origine romane⁴¹.

Rachel et Maria : le nom comme marqueur religieux

En général, les prénoms typiques que l'on trouve dans la population chrétienne – Hans, Hinz, Kunz, Rudolf, Mechthild, Kunigunde, Ursula etc. – ne sont pas utilisés par la population juive, et inversement, je n'ai jamais rencontré de personne chrétienne prénommée Mosche ou Rachel dans les sources médiévales. Le nom est un signe de reconnaissance et d'appartenance, qui représente l'identité aussi bien qu'un vêtement ou un couvre-chef. C'est seulement à partir de la

³⁸ Kessler 1935 : 29 : « Les noms d'origine pèsent de loin le plus lourd parmi les noms de famille juifs » ; l'auteur en dénombre jusqu'à plus de 65% pour certaines localités.

³⁹ Keil 1997 : 128 *et sq.*, et note 48.

⁴⁰ Maimon & Guggenheim 1987 : 360, n°10 ; Keil 2008a : 161.

⁴¹ Keil 1997 : 129 (sur Josef Walich et sa famille). Sur les historiens qui ont interprété Rose Welein comme étant un homme, cf. Dolch 1996 : 98-100 (en yiddish, *Welsch*, mot allemand désignant l'« étranger du Sud », s'applique aux Juifs venant d'Italie ou de France, note du traducteur).

Réforme que le retour à la Bible hébraïque accrut le nombre de noms bibliques jusque dans la nomination chrétienne.

Cependant, le Moyen Âge souffre aussi des exceptions à la spécificité religieuse des prénoms. Dans un document concernant la transmission d'une maison à Cividale, en Italie du Nord, on tombe sur le nom de Peregrino (Pèlerin). Sans autre indication, on pourrait penser qu'il s'agit d'un chrétien. Or, on sait par ailleurs que ce Peregrino appartenait sans conteste à un groupe de Juifs de Cividale, tous dotés de prénoms tirés de la Bible, tels qu'Abraham, Yakob et Emanuel. Son frère Aron portait le prénom Arnold, proche du point de vue phonétique, mais culturellement très éloigné, et leur père s'appelait Jeremias⁴². Bien plus souvent, c'étaient des chrétiens, évidemment, qui portaient le nom de « Pèlerin », ou celui de l'apôtre Pierre. Mais on connaît un Juif *Peter bar Mosche ha-Levi* de Ratisbonne qui possédait un sceau que ses fils *Hatschim* (Haim) et Yakob, des banquiers éminents de l'archevêque de Salzbourg, continuèrent d'utiliser⁴³. Autres exemples : Marquart, dont le nom commence comme le nom hébraïque Mordechai, et qui était le fils d'un Schwärzlein/Asriel de Vienne⁴⁴ ; et Paltram, dont le père, la mère et le frère portaient les noms « typiquement juifs » de Lesir, Rachel et Abraham⁴⁵.

Le prénom usuel des femmes est généralement le seul qui soit mentionné ou transmis, et il est souvent emprunté à la langue véhiculaire locale : des noms allemands comme Schönfrau et Leuphilt sont assez fréquents, ou des noms slaves comme Slata, qui correspond au nom allemand Golde (« d'or »), ou Dreslina (de Drazna ou Draschna, « la charmante »)⁴⁶. Des noms slaves de

⁴² Brugger & Wiedl 2005 : 234, n°271 (5 X 1326) et 240, n°278 (III–IV 1327) ; voir l'index pour d'autres attestations. Le groupe rassemblait des Juifs de Cividale, Gorizia et Villach qui, sur les territoires actuels de l'Italie, la Slovénie et la Carinthie, menaient un commerce international.

⁴³ C'est du reste le plus vieux sceau juif du Moyen Âge allemand conservé à ce jour. Description dans Haverkamp & Müller 2014 (en ligne). Sur ce sceau et la famille de Peter bar Mosche, Keil 1991. Sur Hatschim et Jakob, voir Brugger 2001.

⁴⁴ Brugger & Wiedl 2005 : 151, n°143 (22 VII 1306).

⁴⁵ Brugger & Wiedl 2005 : 121, n°127 (6-9 VI 1305) et index des noms.

⁴⁶ Schönfrau et Leuphilt sont les filles du chef de la communauté Lebmman de Wien et de sa femme Frau Weichsel ; Brugger & Wiedl 2005 : 188, n°193

femmes se trouvent sur de nombreuses pierres tombales des cimetières juifs médiévaux, mais l'on n'y trouve pas de noms de femmes typiquement chrétiens comme Anna, Barbara, Christina ou Maria⁴⁷. Shlomo Gotein expliquait le fait que des femmes juives aient souvent porté, comme dans d'autres cultures, des noms de la langue véhiculaire du fait de leur appartenance à la « *local subculture* », en contraste avec la « culture biblique hébraïque et universelle » des hommes⁴⁸. Cette hiérarchisation n'est guère prouvée par la quantification des données et s'explique principalement par la nécessité religieuse d'un nom hébreu pour l'homme. Il est donc frappant, mais pas étonnant, qu'à l'exception de Pierre, aucun des grands saints chrétiens ne se retrouve parmi les noms de juifs. Le peu de noms à connotation chrétienne suggère qu'aucune règle – qui aurait jusqu'ici pu échapper aux chercheurs – n'interdisait aux Juifs et aux Juives de porter l'un d'eux. La limitation aux noms bibliques et à des noms de la langue véhiculaire locale, neutres du point de vue de leur signification religieuse, devait s'observer spontanément. Ajoutons que, dans la culture ashkénaze, l'habitude de transmettre les noms des grands-parents décédés aux petits-enfants et, chez les séfarades, celle de donner les noms de grands-parents encore vivants ont aussi contribué à préserver l'importance de ce matériel onomastique⁴⁹. Cette « papponymie », coutume honorant le père et la mère selon les préceptes bibliques (Ex. 20, 12 ; Deut. 5, 16) en reportant leurs noms sur les enfants, était également courante chez les chrétiens⁵⁰.

(10 VIII 1314). Sur Slata de Klagenfurt, Lohrmann 1990 : 183 et 284. Sur Dreslina, Keil 2016a : 353. Le nom yiddish est Drejzl ; cf. Beider 1998 : 194. On trouvera de nombreux autres exemples de noms allemands de femmes juives dans Beider 2001 : 625-633 (index des noms féminins).

⁴⁷ Des exemples dans Keil 2016a : 350-353.

⁴⁸ Gotein 1978 : 315.

⁴⁹ Si bien qu'on ne peut en déduire la durée de vie en se fondant sur le *terminus ante quem* de la dation du nom. Sur la tradition juive, Mitterauer 1993 : 22-49, 391 *et sq.*, 424 *et sq.* Sur les différences du *Minhag* (hébr. : usage, rite, droit coutumier) entre Ashkénazes et Séfarades dans la dation du nom d'après des membres de la famille, cf. Zimmels 1958 : 156 ; Keil 1997 : 130.

⁵⁰ Mitterauer 2011 : 38.

Hendl, Suessel, Putzlein : nom et genre

Nous nous attendons généralement à reconnaître le sexe biologique au premier coup d'œil et d'en décider de même à partir du nom. Des noms ambigus tendent à nous déstabiliser, car l'individu ne peut plus être classé selon les catégories de genre habituelles. J'ai pu montrer ailleurs que quelques femmes juives ont été prises pour des hommes par des historiens anciens, voire récents, parce qu'une femme d'affaires active et puissante sortait de l'horizon intellectuel de ces chercheurs⁵¹. Dans deux cas traités par ces historiens, celui d'une « Rose » et celui d'une « Plume », ces prénoms clairement féminins ont été par eux « masculinisés », autrement dit attribués à des hommes, alors que les quelques centaines de documents mentionnant ces noms ne présentent pas une seule occurrence d'un homme qui porte l'un d'eux⁵².

Mais ce qui a pu conduire à cette confusion parmi les historiens et historiennes, et probablement chez leurs contemporains et contemporaines, est que des noms sonnant de la même manière, ayant la même structure morphologique, ont été vraiment portés par des hommes comme par des femmes. Alexander Beider les considérerait pour cette raison comme deux noms distincts :

Finally, according to our conventional rules, names used by different genders are viewed as different. This means that if a form X is used by both men and women we will still speak about two different names: the male name X and the female name X⁵³.

Ce qui reviendrait à correctement aborder, de façon neutre, des noms au genre ambigu. Toutefois, l'histoire de la recherche historique montre que l'entrée en scène des femmes a été généralement marginalisée, qu'ont été ignorées les fonctions importantes qu'elles pouvaient remplir, et que les noms féminins d'éventuelles titulaires de

⁵¹ Keil 2007 : en particulier p. 103 *et sq.*

⁵² Beider 2001 : 563-565 (s.v. « Royze » avec ses dérivés) et p. 482 *et sq.* (s.v. « Blume »).

⁵³ « En fin de compte, selon nos conventions, des noms utilisés pour les deux sexes sont considérés comme différents. Ce qui signifie que si la forme X est utilisée aussi bien par les hommes que par les femmes, nous parlerons pourtant de deux noms différents : le nom masculin X et le nom féminin X » [trad. de l'Éd.] ; Beider 2003 : 42.

ces fonctions ont été interprétés comme étant masculins. Et c'est d'autant plus vrai quand, les noms ne pouvant être clairement assignés à un genre, le premier choix s'est porté comme allant de soi sur un porteur masculin. Ce regard réducteur a conduit à ne pas reconnaître la terminaison évidemment féminine de précisions telles que *judin* ou *judinne*⁵⁴. Seul un surnom établissant la relation au père ou au mari, vivant ou décédé, semblait permettre d'identifier sans ambiguïté une femme.

Venons-en enfin à l'énigme des noms du titre de cet article : Hendl ou Hendlein est un nom que l'on peut rencontrer aussi bien chez des hommes que des femmes. Il est difficile d'établir si une association avec « Hähnlein » (petit coq, de *henel* en moyen haut allemand)⁵⁵ a présidé à cette nomination dans la petite enfance. Les variantes masculine et féminine peuvent en effet provenir l'une comme l'autre d'un nom hébreu. La version féminine repose sur le nom biblique très usité de Hanna, la mère du prophète Samuel (1 Sam). Une certaine Hendlein, veuve de *Paltiel Katz*, de Breslau, qui avait sans doute bénéficié d'une formation rabbinique remarquable, posa à propos de ce nom une question se rapportant à sa *Ketonba* au rabbin Israël Isserlein bar Petahya de Wiener Neustadt (environ 1390-1460)⁵⁶. D'autres Hendlein féminines apparaissent dans des documents de vente et de prêt en Basse-Autriche, telle la Hendlein épouse de Jöslein de Tulln qui acheta avec son mari une vigne le 1^{er} mai 1315 à Grinzing, un village viticole réputé des environs de Vienne⁵⁷.

Les Hendl ou Hendlein masculins tiraient peut-être leur nom de l'hébreu Hanan, tel l'un des chefs de la communauté juive de Ödenburg/Sopron en Hongrie qui, avec toute sa communauté, dut renoncer par écrit en 1490 aux intérêts des prêts accordés aux chrétiens de la ville⁵⁸. Un document de ce type s'adressait à des destinataires tant chrétiens que juifs et comprenait en conséquence,

⁵⁴ Keil 2007.

⁵⁵ Voir le dictionnaire de Matthias Lexer : <http://woerterbuchnetz.de/Lexer/?sigle=Lexer&mode=Vernetzung&lemid=L.H01638#XLH01638> (13.04.2016).

⁵⁶ Israel bar Petahya 1991 : Pesakim u-Khetawim, n°260 et suiv.

⁵⁷ Brugger & Wiedl 2005 : 191, n°197.

⁵⁸ HÁzi 1928 : 59-63, n°53 (19 IV 1490).

dans une annexe au texte allemand, les signatures hébraïques des souscripteurs. Ces dernières nous font connaître le nom usuel de Hanan, à savoir Hendlein, un diminutif fréquent parmi les noms du sud de l'Allemagne – Ödenburg était une ville majoritairement allemande – mais que l'on ne trouve guère au nord⁵⁹. Ici aussi évitons de tirer une conclusion phonétique générale : le Hendlein (*Haendlein*) le plus célèbre, père du prêteur d'argent David Steuss que j'ai déjà évoqué, habitait dans la ville de Klosterneuburg, pas très loin de Sopron (en Basse-Autriche, au nord de Vienne), et son nom sacré était Abraham. Ceci ressort de deux documents distincts, à savoir l'un de ses propres actes de vente rédigé en allemand et daté du 16 octobre 1324, et un document, établi en 1371 en hébreu par son fils, qui s'identifie comme « David, fils du Rabbin Abraham, appelé Stiuss »⁶⁰. Cette double identification, comme dans le cas de Chanan, est une rare aubaine. Quant au nom sacré, le *Shem ha-Kodesh*, d'un certain Hendlein de Gmünd (au nord de la Basse-Autriche)⁶¹, nous ne pouvons en dire plus et il faut admettre que la même incertitude pèse sur la majorité des prénoms de Juifs à la fin du Moyen Âge.

Le deuxième nom du titre, Suessel ou Süßlein (le doux, la douce), pouvait également être porté par un homme ou une femme, encore que les occurrences les plus fréquentes concernent des hommes⁶². Jusqu'à présent, on n'a recensé que trois femmes de ce nom dans la

⁵⁹ Keil 1997 : 138. Beider fait dériver Hendlein du nom hébraïque Jochanan, en yiddish Yokhonen, mais donne également des références à Chaim, Chanoch, Chanuka et Chanan : Beider 2001 : 447 *et sq.*

⁶⁰ Brugger & Wiedl 2005 : 228, n°260, le document en hébreu dans Brugger & Wiedl 2015 : 135, n°1363 (12 XI 1371) ainsi que d'autres mentions s.v. « Hendlein (Abraham), Jude aus Klosterneuburg » dans Brugger & Wiedl 2010 : 388, et dans Brugger & Wiedl 2015 : 481 ; outre cet homme, six autres Hendlein masculins (mais aucune femme de ce nom) apparaissent dans les documents de ce volume dans la période 1366-1386.

⁶¹ Brugger & Wiedl 2005 : 238 *et sq.*, n°276 et 265 *et sq.*, n°316 (entre 1325 et 1329).

⁶² Brugger & Wiedl 2005 : 441, Index (seuls Süßlein masculins). Pour Beider ils dérivent pour l'essentiel de Süssmann : Beider 2001 : 466-468 (s.v. « Zusman »), et 605 *et sq.* quelques mentions de noms de femmes (s.v. « Zisl »).

documentation du duché d'Autriche⁶³. Dans les années 1350, un « maître » juif de Vienne – donc un rabbin ou un chef de communauté – portait ce nom ; sa femme avait un prénom clairement féminin : « Töchterlein » (petite fille)⁶⁴.

Le troisième nom, joli mais assez rare, de Putzlein était exclusivement réservé aux hommes⁶⁵. Ici, pas de signature hébraïque qui donne une indication concernant le nom sacré, et même le dictionnaire des noms de Beider qualifie ce nom de « unclear ». La question de savoir si Putzlein est un surnom affectueux – dans l'espace linguistique du sud de l'Allemagne, « Butzerl » désigne un nourrisson – ou s'il s'agit d'une déformation des noms hébreux Pessach ou Perez, reste matière à spéculation.

*

Des différences spécifiques de religion ou de genre portant sur la nomination et l'usage des noms se sont donc manifestées durant le Moyen Âge ashkénaze. Les femmes portaient parfois un nom de leur langue véhiculaire et un nom hébraïque, sans y être obligées. Mais elles n'ont pas bénéficié de l'usage honorifique du « nom sacré » dans l'espace public, en particulier lors de l'appel à la lecture de la Torah à la synagogue, avant les mouvements de réforme du ^{xx}e siècle, et le judaïsme orthodoxe les en exclut toujours aujourd'hui. Toutefois, elles bénéficiaient elles aussi de l'utilisation magique de leur nom hébreu dans le rituel du changement de nom. Le rabbin Israël Isserlein bar Petahya de Wiener Neustadt évoqué plus haut substitua au nom, Hadassa, d'une femme malade celui de Rachel car,

⁶³ Keil 1994 : 53 *et sq.*, n°28 ; Geyer & Sailer 1931 : 609, s.v. « Süblein, Witwe des Aron » (plusieurs références) ; « Süblein, Witwe des Merchlein » dans Brugger & Wiedl 2015 : 414, n°1845 (4 VII 1386), où elle paraît comme représentante des héritiers de son mari.

⁶⁴ Brugger & Wiedl 2010 : 430, s.v. « Süblein, Jude aus Wien, Judenmeister » (*Töchterlein* est le diminutif de fille, dans le sens généalogique du terme, note du traducteur).

⁶⁵ L'un d'eux avait prêté 300 marks au couvent d'Admont en 1328 ; Brugger & Wiedl 2005 : 252, n°297 (11 V 1328).

expliquait-il, il était plus efficace que les deux noms n'aient pas de lettre commune et que le nouveau nom ait une valeur numérique supérieure au premier⁶⁶. Hormis les lettres de divorce, c'est une des rares situations où le nom hébreu de la femme a la priorité sur le prénom usuel.

Les hommes comme les femmes portaient parfois des surnoms affectueux ou des diminutifs d'une manière tellement similaire que l'attribution en termes de genre de ces noms n'est pas claire. Ce qui renvoie peut-être à une société où la différence des sexes se notifiait d'une autre manière que par le nom d'usage quotidien – le nom honorifique et des jours de fête étant clairement le nom hébraïque associé au nom du père. Il serait risqué d'en conclure à la faible hiérarchisation, voire à l'égalité des sexes dans le monde des affaires ou la vie familiale. Cependant, on observe à la fin du Moyen Âge ashkénaze une participation étonnamment active des femmes à la vie économique et à la fiscalité qui en résultait ainsi qu'à la vie de la communauté, participation qui régressa dramatiquement à l'aube des temps modernes. Les hommes, à vrai dire peu nombreux, qui se nommaient dans la vie commerciale d'après leurs épouses, mères ou belles-mères couronnées de succès, sont certainement un indice de la réussite de ces femmes et de leur reconnaissance par la société masculine. Le fait de porter un matronyme ne doit cependant pas faire illusion : différence et hiérarchisation se sont bien exprimées durant le Moyen Âge ashkénaze dans la nomination des hommes et des femmes.

Traduit de l'allemand par Brigitte Demeure

⁶⁶ Josef Jossel bar Mosche 1964, 2^e partie : 83. La valeur numérique se calcule à partir des lettres de l'alphabet hébreu qui peuvent être aussi utilisées comme nombres : Hadassa correspond à 74, Rachel à 238. Cf. là-dessus et sur le rituel Lauterbach 1970 [1932] : 62 *et sq.*, et ci-dessus la note 15.

Bibliographie

- BAUMGARTEN Elisheva, 2004, *Mothers and Children: Jewish family life in Medieval Europa*, Princeton/Oxford, Princeton University Press.
- BEIDER Alexander, 1995, *Jewish Surnames from Prague (15th-18th centuries)*, Teaneck, NJ, Avotaynu Inc.
- , 1998, « Jewish given names », *Revue des études juives*, 157/1, p. 169-198.
- , 2001, *A Dictionary of Ashkenazic Given Names: their origins, structure, pronunciation, and migrations*, Bergenfield (N.J.), Avotaynu Inc.
- , 2003, « Methodological principles for determining etymologies of Askenazic given names », in Aaron DEMSKY (ed.), *These are the Names. Studies in Jewish Onomastics*, vol. IV: *in honour of Prof. Edwin D. Lawson on his 80th birthday*, Ramat Gan, Bar-Ilan University Press, p. 41-76.
- BRUGGER Eveline, 2001, « „Sechs hundert marchen silbers, di er uns schuldich was um di Gastewn...“ Juden als Geldgeber des Salzburger Erzbischofs beim Kauf des Gasteiner Tales », *Salzburg Archiv*, 27, p. 125-134.
- BRUGGER Eveline & Birgit WIEDL, 2005, *Regesten zur Geschichte der Juden in Österreich im Mittelalter*, vol. I: *Von den Anfängen bis 1338*, Innsbruck/Wien/Bozen, StudienVerlag
[en ligne : https://e-book.fwf.ac.at/detail_object/o:55?SID=&actPage=&type=listview] (25.08.2016).
- , 2010, *Regesten zur Geschichte der Juden in Österreich im Mittelalter*, vol. II: *1339-1365*, Innsbruck/Wien/Bozen, StudienVerlag
[en ligne: https://e-book.fwf.ac.at/detail_object/o:58?SID=&actPage=&type=listview] (25.08.2016).
- , 2015, *Regesten zur Geschichte der Juden in Österreich im Mittelalter*, vol. III: *1366-1386*, Innsbruck/Wien/Bozen, StudienVerlag
[en ligne: <https://fedora.e-book.fwf.ac.at/fedora/get/o:766/bdef>] (07.04.2016).
- DOLCH Martin, 1996, « Rose Welen, eine Jüdin in Kaiserslautern. Analyse der Urkunde von 1344-Januar-2 », *Pfälzer Heimat*, 47, p. 98-100.
- GEYER Rudolf & Leopold SAILER, 1931, *Urkunden aus Wiener Grundbüchern zur Geschichte der Wiener Juden im Mittelalter*, Wien, Deutscher Verlag für Jugend und Volk.
- GOLINKIN David, 2002, « The use of the matronymic in prayers for the sick », in Aaron DEMSKY (ed.), *These are the Names: studies in Jewish onomastics*, vol. III, Ramat Gan, Bar-Ilan University Press, p. 59-72.
- GOTEIN Shlomo Dov, 1978, *A Mediterranean Society: the Jewish community of the Arab world as portrayed in the documents of the Cairo Geniza*, vol. 3, Berkeley, University of California Press.

- GROSSMAN, Avraham, 2004, *Pious and Rebellious: Jewish women in Medieval Europe*, Waltham, Mass., Brandeis University Press.
- HAVERKAMP Alfred & Jörg MÜLLER, 2014, *Corpus der Quellen zur Geschichte der Juden im spätmittelalterlichen Reich*, JS01 (= Judensiegel), n°1 [<http://www.medieval-ashkenaz.org/quellen/judensiegel/quellenansicht/nr/CP1-c1-02q7.html>] (02.05.2016).
- HÁZI Jenő, 1928, *Sopron Szabad Király Város Története*, vol. I, n°6 : 1482-1520, Sopron, Székely És Tarza Könyvnyomdáya.
[http://library.hungaricana.hu/hu/view/KozMagyOkmanytarak_HaziJeno_1-196/?pg=2HYPERLINK
"http://library.hungaricana.hu/hu/view/KozMagyOkmanytarak_HaziJeno_1-196/?pg=2&layout=s"&HYPERLINK
"http://library.hungaricana.hu/hu/view/KozMagyOkmanytarak_HaziJeno_1-196/?pg=2&layout=s"layout=s] (02.05.2016).
- HOFFMAN Lawrence A., 2001, « The role of women at rituals of their infant children », in Lawrence FINE (ed.), *Judaism in Practice: from the Middle Ages through the Early Modern period*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, p. 99-114.
- HOROWITZ Elliott, 1988, « The Eve of Circumcision: a chapter in the history of Jewish Nightlife », *Journal of Social History*, XXIII/1, p. 45-69.
- , 1999, « Speaking to the dead: cemetery prayer in Medieval and Early Modern Jewry », *The Journal of Jewish Thought and Philosophy*, VIII, p. 303-171.
- ISRAEL BAR PETAHYA, 1991, *Sefer Terumat ha-Deschen ha-shalem*. 1. Part: *She'elot u-Teshuvot*, 2. Part: *Pesakim u-Khetavim*, 3. Part: *Teshuvot Hadasbot*, éd. par Shmuel Avitan, Jerusalem, ha-Mossad le-Iddud Limmud Tora.
- JOSEF JOSSEL BAR MOSHE, 1964 [1^{re} éd. 1903, Berlin], *Leket Joscher*, éd. par Jakob Freimann, Jerusalem.
- KEIL Martha, 1991, « Ein Regensburger Judensiegel des 13. Jahrhunderts. Zur Interpretation des Siegels des Peter bar Mosche haLevi », *Aschkenas, Zeitschrift für Geschichte und Kultur der Juden*, 1, p. 135-150.
- , 1994, « Der Liber Judeorum von Wr. Neustadt (1453-1500) – Edition », in Martha KEIL & Klaus LOHRMANN (Hrsg.), *Studien zur Geschichte der Juden in Österreich*, Wien, Böhlau, p. 41-99.
- , 1997 « „Petachja, genannt Zecherl“: Namen und Beinamen von Juden im deutschen Sprachraum des Spätmittelalters », in Reinhard HARTEL (Hrsg.), *Personennamen und Identität*, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, p. 119-146.
- , 1999, « „Maistrin“ und Geschäftsfrau. Jüdische Oberschichtfrauen im spätmittelalterlichen Österreich », in Sabine HÖDL & Martha KEIL (Hrsg.), *Die Jüdische Familie in Geschichte und Gegenwart*, Berlin, Bodenheim, Philo, p. 27-50.

- , 2003, « Geschäftserfolg und Steuerschulden. Jüdische Frauen in österreichischen Städten des Spätmittelalters », in Günther HÖDL, Fritz MAYRHOFER & Ferdinand OPLL (Hrsg.), *Frauen in der Stadt*, Linz, Österreichischer Arbeitskreis für Stadtgeschichtsforschung, p. 37-62.
- , 2004, « Lilith und Hollekreisch – Schwangerschaft, Geburt und Wochenbett im Judentum des deutschen Spätmittelalters », in Gabriele DORFFNER & Sonia HORN (Hrsg.), *Aller Anfang – Geburt, Birth, Naissance. Tagungsband der 5. Wiener Gespräche zur Sozialgeschichte der Medizin*, Wien, Verlagshaus der Ärzte, p. 145-172.
- , 2007, « Jüdinnen als Kategorie? Jüdinne in obrigkeitlichen Urkunden des deutschen Spätmittelalters », in Rolf KIEBLING, Peter RAUSCHER, Stefan ROHRBACHER & Barbara STAUDINGER (Hrsg.), *Räume und Wege. Jüdische Geschichte im Alten Reich 1300-1800*, Berlin, Akademie Verlag, p. 335-361.
- , 2008, « Schutzkreis und Fürbitten: Geburt und Tod bei Juden und Christen im mittelalterlichen Aschkenas », *Chilufim. Zeitschrift für jüdische Kulturgeschichte*, IV, p. 59-78.
- , 2008a, « Mobilität und Sittsamkeit: Jüdische Frauen im Wirtschaftsleben des spätmittelalterlichen Aschkenas », in Michael TOCH (Hrsg.), *Wirtschaftsgeschichte der mittelalterlichen Juden. Fragen und Einschätzungen*, München, Oldenbourg, p. 153-180.
- , 2009, « *Hendl, Suessel, Putzlein*. Name und Geschlecht am Beispiel des österreichischen Judentums im Spätmittelalter », in Gabriela SIGNORI & Ulrike KRAMPL (Hrsg.), « Name und Identitäten », *L'Homme. Zeitschrift für feministische Geschichtswissenschaft*, XX/1, p. 35-52.
- , 2016, « „...und seinem Köcher *Anglis*“. Kulturtransfer, Polemik und Humor in jüdischen Geschäftsurkunden des mittelalterlichen Österreich », in Rotraud RIES & Markus WENNINGER (Hrsg.), *Festschrift für Friedrich Battenberg. Aschkenas*, XXVI, n°1, p. 101-115.
- , 2016a, « Erfolgsgeschichten? Die jüdische Einwanderung aus Böhmen und Mähren in die österreichischen Länder des Spätmittelalters », in Helmut TEUFEL, Pavel KOCMAN & Milan ŘEPA (Hrsg.), „*Avigdor, Benesch, Gittl*“ – *Juden in Böhmen, Mähren und Schlesien im Mittelalter. Samuel Steinberz zum Gedenken (1857 Güssing – 1942 Theresienstadt)*, Essen, Klartext, p. 347-361.
- KESSLER Gerhard, 1935, *Die Familiennamen der Juden in Deutschland*, Leipzig, Zentralstelle für Deutsche Personen- und Familiengeschichte.
- LAMPEL Josef (Hrsg.), 1927, *Quellen zur Geschichte der Stadt Wien. I. Abteilung. Regesten aus in- und ausländischen Archiven mit Ausnahme des Archivs der Stadt Wien*, vol. X., Wien, Verlag des Vereines für Geschichte der Stadt Wien.

- LAUTERBACH Jacob Z., 1970 [1^{re} éd. 1932], « The naming of children in Jewish folklore, ritual and practice », in Bernhard J. BAMBERGER (ed.), *Studies in Jewish Law, Custom and Folklore*, New York, Ktav, p. 30-74.
- LOHRMANN Klaus, 1990, *Judenrecht und Judenpolitik im mittelalterlichen Österreich*, Wien/Köln/Weimar, Böhlau.
- , 2000, *Die Wiener Juden im Mittelalter*, Berlin/Wien, Philo.
- MAIMON Arye & Yacov GUGGENHEIM (Hrsg.), 1987, *Germania Judaica*, III: 1350-1519, Tübingen, Mohr (Paul Siebeck).
- MAYER Anton, 1897, *Quellen zur Geschichte der Stadt Wien. I. Abteilung. Regesten aus in- und ausländischen Archiven mit Ausnahme des Archivs der Stadt Wien*, Wien, Verlag des Alterthums-Vereines zu Wien.
- MITTERAUER Michael, 1993, *Abnen und Heilige. Namengebung in der europäischen Geschichte*, München, C.H. Beck.
- , 2011, *Traditionen der Namengebung. Namenkunde als interdisziplinäres Forschungsgebiet*, Wien/Köln/Weimar, Böhlau.
- SNOWMAN Leonard V., SEIDEL Jonathan & Judith R. BASKIN, 2007, « Circumcision », in *Encyclopaedia Judaica*, 2^e edition, Jerusalem, Keter, vol. 4, p. 730-735.
- STAUB Franz, 1921, *Quellen zur Geschichte der Stadt Wien (QuGStW). III. Abteilung*, vol. III, part I, Wien, Verlag des Vereines für Geschichte der Stadt Wien.
- TIMM Erika, 1999, *Matronymika im aschkenasischen Kulturbereich. Ein Beitrag zur Mentalitäts- und Sozialgeschichte der europäischen Juden*, Tübingen, Max Niemeyer.
- ZIMMELS H[irsch] J[jakob], 1958, *Ashkenasim and Sephardim: their relations, differences, and problems as reflected in the rabbinical responsa*, London/Oxford, Oxford University Press.